

leur vie pour affranchir le monde, pour échanger cette vallée de larmes en terre de joie, où il n'y aura plus ni maîtres, ni esclaves, ni oppresseurs, ni opprimés, où tous les hommes s'aimeront et chanteront la gloire de Dieu et de Kasimir, Messie qu'Israël et le monde attendent depuis quatorze siècles.

— Quoi ! répond le roi en souriant, vous voulez que je tire mon épée pour aller combattre des peuples que je ne connais point, qui ne m'ont jamais fait aucun mal ! Mais je soulèverais le monde entier contre moi ; des milliards contre une poignée de braves.

— Oui, sire, elles sont nombreuses ces populations qui s'étendent d'orient en occident, du nord au midi ; mais partout il y a des esclaves, des opprimés et des innocents persécutés, dont les uns ne peuvent nourrir leur famille par leur pénible labour, dont les autres ne peuvent trouver nulle part

ni asile ni repos. Qu'est-ce que les puissants de la terre comparativement aux milliards de ceux qui souffrent, qui gémissent ? Votre noblesse par dérision vous appelle *roi des paysans* ! C'est le titre le plus glorieux d'un puissant monarque. Ah ! sire, réalisez-les, acceptez-en toute la signification ; soyez roi des paysans de la terre, de tous ceux qui travaillent et qui souffrent, et les châteaux crouleront à votre approche, et les villes ouvriront leurs portes, et les nations, de même que la Russie rouge, viendront de toutes parts à vos pieds déposer les couronnes. Les prophéties annoncent qu'il y aura deux Messies, dont le premier succombera en combattant : sire, je remplirai cette tâche, j'exposerai mes jours, je chercherai la mort pour préparer le triomphe au libérateur du monde, qui ne sortira l'épée du fourreau que pour lui donner l'unité et une paix éter-

ternelle. Sire, jetez un regard sur ces plaines incultes, ces contrées désertes, ces forêts impénétrables, ces monts inaccessibles, ces marais pestilentiels, qui couvrent les trois quarts du globe. Eh bien! dites un mot, ayez la foi, et la terre se transformera à votre voix; les déserts se peupleront, les bruyères, les steppes se couvriront de moissons riantes; des flancs déchirés des montagnes vous tirerez d'immenses trésors, vous couvrirez cette terre de palais, où toutes les créatures auront un abri, vivront en paix et se réjouiront en Dieu; le globe entier deviendra un séjour de félicité, et c'est vous, roi Kasimir, qui aurez aidé l'homme à remplir sa destinée providentielle.

« Rien ne peut rendre le feu et l'enthousiasme avec lequel s'exprimait Ben-Joseph. Kasimir l'écoutait avec étonnement, mais ne

voyait dans ces paroles que les brillantes illusions d'une imagination égarée.

» Par ma couronne, Ben-Joseph, il ne manque que des musiciens pour accompagner de leurs sons harmonieux cette riche poésie. La magnificence des tableaux que vous m'écoutez est telle, que je regrette de n'avoir pas ici quelqu'un de mes courtisans pour enregistrer vos paroles et en garder le souvenir. »

Ben-Joseph sentit un frisson lui glacer le corps. Il ajouta avec un profond abattement.

« Oh! malheur à moi, malheur à Israël, malheur au monde, si Kasimir prend mes vœux pour des chimères, si le langage du cœur, nourri au milieu des larmes, médité pendant les longues nuits de douleur, il le prend pour les rêves d'une riante imagination!

— Mais comment pouvez-vous penser sé-

rieusement que je déclarerai la guerre au monde, que je quitterai les bords de la Vistule pour aller chercher les aventures au pied du Sinai? Esterka, qu'en penses-tu, ajouta-t-il en riant, veux-tu que je monte à cheval pour aller à la conquête du monde?

— Oh! non, Kasimir, non, tu resteras près de moi, nous sommes si heureux!

— Que dites-vous, s'écria Ben-Joseph, le sort et la gloire d'Israël ne vous touchent plus?

— Ben-Joseph, répond Esterka, continuant à jouer avec la chaîne de Kasimir qu'elle n'a cessé de rouler entre ses doigts pendant cet entretien, l'enthousiasme vous aveugle, le Messie doit paraître alors seulement que les enfants d'Abraham seront au comble du malheur. Eh! bien, ne sont-ils pas au contraire fortunés sous le règne de Kasimir? La loi leur offre des garanties,

le roi les protège, que voulez-vous de plus? Mon Kasimir restera dans sa capitale, occupé du bonheur des peuples que Dieu lui a confiés.

— Oui, Ben-Joseph, cela sera comme le dit Esterka; je ferai mes efforts pour rendre la Pologne riche, heureuse, florissante. Que l'étranger qui la visite en prenne exemple, voilà tout ce que je puis pour le monde.

— Oui, sire, répliqua Ben-Joseph, la Pologne sera heureuse tant que vous vivrez, mais après vous?

— Si Dieu me refuse un héritier, mes dernières volontés assureront le bonheur de mon peuple.

— Et les voisins jaloux laisseront-ils vos états paisibles et prospères?

— Qu'ils osent m'attaquer, je lèverai mon épée, et je leur rappellerai les triomphes de Boleslas le brave.

— Mais, sire, pouvez-vous penser que la Pologne aura toujours à sa tête un prince vaillant et adoré de son peuple? Oh! croyez-le, qu'il n'y aura de prospérité durable pour les nations, que lorsqu'elles seront confondues l'une dans l'autre, et que le monde entier sera conquis à l'unité pour être gouverné selon la loi de Dieu.

— Allez, allez, Ben-Joseph, interrompit Esterka, au lieu de conseiller une guerre inutile et de combattre des ennemis inconnus, aidez plutôt le monarque à faire le bien de ses sujets. Nos coreligionnaires ne sont plus malheureux, aidez nous donc à les rendre tout à fait heureux.

— Oui, Ben-Joseph, c'est ma pensée. A chaque moment du jour vous pouvez entrer chez Kasimir, je vous écouterai, je vous aiderai à rendre justice à vos frères. Mais ne me parlez plus de votre Messie et de votre

conquête du monde. Chacun chez soi. Je remplirai mon devoir de roi polonais, que les autres fassent comme moi, et le monde sera heureux.

Kasimir, en achevant ces paroles, descendit de son trône pour passer dans son cabinet; Esterka se disposait à le suivre, lorsque Ben-Joseph l'arrêta.

— Nos coreligionnaires ne sont plus malheureux, Esterka, dit-il en s'approchant de la femme de Kasimir?

— Je le pense, répond-elle, effrayée de la pâleur de Ben-Joseph, et des regards terribles qu'il lui lance.

— Ils sont heureux, car les pères meurent en maudissant leurs enfans!

— Que voulez-vous dire?

— Que Ben-Himmel est mort en jetant la malédiction sur la fille impie qui, la cou-

ronne sur la tête, a oublié le vieillard, père infortuné qui l'a portée quatre cents lieues pour l'arracher au fer des assassins.

CHAPITRE XXXII.

LE SOLITAIRE.

Les journées, les semaines, les mois s'écoulaient, et personne n'avait revu Ben-Joseph, personne n'en avait entendu parler. Depuis l'entrevue de Kasimir, où il lui développa ses desseins, il avait disparu. En vain les rabbins commandèrent à ses coreligionnaires de faire les recherches les plus minutieuses pour découvrir son sort ; aucun